

L'INFLUENCE DES INTERACTIONS FAMILIALES SUR LE DÉVELOPPEMENT SOCIO-ÉMOTIONNEL DE L'ENFANCE AFRICAINE DANS LE ROMAN FRANCOPHONE

Julie Gwladys MOUNDJOUNA DONGOLA

Université de Bangui, République centrafricaine

juliegwladysmoundjouna@gmail.com

Résumé

Cet article cherche à analyser comment les relations familiales impactent le bien-être des enfants et leur capacité à établir des liens sociaux sains en Afrique. En effet, la problématique centrale consiste à comprendre comment les interactions quotidiennes au sein de la famille peuvent favoriser ou entraver le développement émotionnel ou physique des enfants africains. L'objet de cette recherche s'agit d'analyser les différents motifs des représentations identitaires du personnage- enfant dans la fiction romanesque africaine francophone. Aussi d'examiner comment l'identité de l'enfance est construite tout en identifiant les facteurs qui influencent son éducation et sa protection. Une méthodologie possible sur l'analyse thématique et des personnages enfants pourront permettre de comprendre les perceptions qui incluent cette problématique à travers le corpus de cette étude. L'article va analyser les actions et le parcours diégétique des personnages enfants afin de découvrir les significations rattachées à leur construction. Les modalités et les stratégies thématiques en jeu, laissent voir la centralité de l'enfant en tant que personnage notamment les implications comme la prédominance de point de vue desdits personnages. Cette étude se propose des problématiques sociales qui alimentent et révèlent le discours critique sur la société qui sous-tend cette écriture de l'enfance africaine.

Mots clés : *Influence, interactions, famille, développement, socio-émotionnel, roman.*

The influence of family interactions on the emotional socio development of african childhood in the french-speaking novel

Abstract

This article seeks to analyze how family relations impact the well-being of children and their ability to establish healthy social ties in Africa. Indeed the central problem is to understand how the daily interactions within the family can promote or hinder the emotional or physical development of African children. The purpose of this research is to analyze the different reasons of the identity representatives of the child character in the French-speaking African fiction. Also examine how the identity of childhood is built while identifying the factors that influence its education and protection. A possible method on thematic analysis and children's characters will be able to understand the prospects that include this problem through the corpus of this study. The article will analyze

the actions and the diegetic path of children's characters to discover the meanings attached to their construction. The modalities and thematic strategies at stake, show the child's centrality as a character, including the implications such as the predominance of the point of view of the characters. This study proposes social issues that feed and reveal the critical discourse on society which underpins this writing of African childhood.

Key words: *influence, interactions. Family, Development, Socio Emotional, Roman.*

Introduction

La thématique de l'enfance dans la littérature francophone est liée à des situations socio-historiques marquées par des phénomènes de domination, dont l'enfant est victime, acteur ou témoin. L'univers romanesque des écrivains Africains nous présente des enfants malheureux, déboussolés portant le fardeau de leurs infortunes résultant de l'inconséquence de la famille, de l'adulte et de la société dont les pratiques les dépossèdent de leur enfance. Comme le définit Denise Escarpit:

Le récit d'enfance est « un texte écrit [...] dans lequel un écrivain adulte, par divers procédés littéraires, de narration ou d'écriture, raconte l'histoire d'un enfant – lui-même ou un autre –, ou une tranche de vie d'un enfant : il s'agit d'un récit biographique réel – qui peut alors être autobiographique – ou fictif. (D. Escarpit, 2005, p. 9).

Les récits choisis mêlent humour et réalisme, c'est l'histoire édifiante de deux enfants à travers deux aires géographiques différentes d'une part et l'espace fictionnel d'Afrique, d'autre part. Cette pluralité des espaces géographiques (Sénégal et Cameroun), tout en s'inscrivant dans des réalités culturelles variées, permet d'avoir un regard plus étendu sur l'enfance africaine et d'ouvrir les perspectives d'analyse littéraire.

L'enfance est une période privilégiée de la vie humaine, marquée par l'insouciance, l'innocence, le bonheur et même un certain angélisme. (A. Schaffner, 2005, p. 56). Par cette conception idéalisant de l'enfance, se situent les œuvres *C'est le soleil qui m'a brûlé* (2000) de Calixthe Beyala et *Allah n'est pas obligé* (2000) d'Ahmadou Kourouma. Ces deux romans présentent la face noire de l'enfance africaine (A. Schaffner, 2005, p. 59), c'est-à-dire dans des aspects qui montrent l'enfant avec la souffrance, les abus avec des réalités multiformes qui empêchent son épanouissement. D'une part, l'enfant souffre d'une absence du ou des parents ; d'autre part, il évolue dans une société en proie aux vices de toutes sortes qui entraînent parfois sa mort. Ainsi, les familles et les sociétés représentées dans les deux romans s'illustrent comme des obstacles dans le bien-être de l'enfant. S. K. Gbanou, 2013, p. 221, le décrit : « une enfance sans enfance ». Sur fond de conflits divers, notamment filial, l'enfant est privé de son

enfance. A cet effet, les deux romans choisis pour cette étude constituent une belle illustration et nous permettront de poser les interrogations qui sont au centre de notre réflexion à savoir :

Comment les interactions familiales influencent-ils le développement socio-émotionnel des enfants ?

A cette question principale peut se greffer les questions suivantes :

Quels sont les interactions familiales qui affectent le développement socio-émotionnel de l'enfance dans la fiction romanesque africaine francophone ?

En quoi les modèles et les styles d'attachement parentaux impactent les compétences socio-émotionnelles des enfants africains ?

Quels sont les causes et les conséquences des problèmes sociaux qui sont à la base du rejet des enfants dans certaines familles africaines ?

Cette étude consiste de voir comment la société africaine éduque, protège et prend en compte le statut de l'enfant africain, et de mettre en lumière les contraintes qui impactent la condition de vie des enfants en Afrique. La préoccupation sera donc de mettre en place un cadre de réflexion, une méthode de lecture de quelques œuvres romanesques africaines francophones qui encadre l'analyse de la quête de l'enfance africaine dans le corpus. Nous nous sommes aussi intéressés aux personnages enfants qui, dans les deux œuvres pour analyser comment les relations familiales impactent le bien-être des enfants en Afrique ainsi que les avantages qui résident dans sa pertinence pour améliorer les pratiques de protection et d'éducation de l'enfant afin de garantir l'environnement affectif, émotionnel et physique de l'enfant africain.

Le choix de deux œuvres *C'est le soleil qui m'a brûlé* (1987) de Calixthe Beyala et *Allah n'est pas obligé* (2000) d'Ahmadou Kourouma, permet de voir les éléments d'une démarche créative commune. Calixthe Beyala et Ahmadou Kourouma construisent leurs romans autour de l'individu fictionnel surtout celui du personnage de l'enfant africain. L'analyse de ces œuvres nous permet également d'examiner l'influence des interactions familiales sur le développement socio-émotionnel de l'enfance africaine sous plusieurs angles à savoir : l'éducation traditionnelle et moderne des enfants en Afrique, l'adoption et parentalité des enfants, le statut de l'enfant entre vulnérabilité et résilience. Aussi, d'aborder la réflexion sur les conséquences aujourd'hui autour de l'identité de certains enfants africains qu'on les taxe d'enfants orphelins, d'enfant rejeté ou de la rue ; d'enfants abandonnés, d'enfants sorciers, d'enfants soldats, etc.

L'article s'appuie sur les approches théoriques comme l'analyse du personnage et la narratologie. A travers les caractéristiques, les actions, le réseau relationnel, le parcours diégétique des personnages enfants, nous allons découvrir les significations rattachées à la construction desdits personnages. Aussi, nous nous intéresserons, dans le fonctionnement des récits, au statut du narrateur ou encore à la « voix du récit », (R. Barthes, 1977, p. 38). Selon Roland Barthes, « il

n'y a pas de récit sans narrateur » (Ibid., p. 39). Pour T. Chanda, (n°151 : 41) : C'est « *une sorte de conscience [...] qui émet le récit* ». Cela signifie plus simplement que le narrateur, dans les différentes postures, reste une donnée essentielle dans l'analyse du récit. A cet effet, la narration telle que l'ordre dans lequel se déroule des événements ou encore la notion de focalisation seront également au centre de nos réflexions.

Le présent article se veut un plan triptyque qui va permettre de suivre trois axes de réflexion: Le premier axe parle sur le dynamisme de fonctionnement et d'organisation des structures des sociétés africaines traditionnelles et modernes. Le deuxième axe, va nous permettre d'analyser certains motifs de la condition de vie de l'enfant africain mises en scène dans les deux œuvres. Enfin le troisième axe traite les causes et les conséquences des problèmes familiaux et de la rejection des enfants en Afrique.

1. Le dynamisme de fonctionnement et d'organisation des sociétés africaines

En Afrique, l'évolution de la société africaine prend en compte le statut des enfants. L'enfant, face au changement de la société donne lieu à des analyses diverses, selon qu'il soit dans un espace rural, ou dans un environnement urbain ; qu'il soit en plein dans la civilisation ancienne ou dans la modernité. Autour de ce personnage, il est possible de retrouver des études sur son corolaire des nominations : enfants-sorciers, enfants de la rue, enfants abandonnés, enfants-soldats etc.

1.1. L'éducation traditionnelle de l'enfant africain

La problématique de l'enfant dans la société africaine traditionnelle est centrée sur son éducation. On entend par tradition un ensemble d'idées, de doctrines, de mœurs, des pratiques, de connaissances, des techniques, d'habitudes et d'attitudes transmis de génération en génération aux membres d'une communauté humaine. La transmission de ces valeurs se fait par le biais de l'éducation traditionnelle. Celle-ci, fondée sur les traditions proprement africaines et n'implique aucune dimension temporelle, elle coexiste aujourd'hui avec l'éducation dite « moderne » orchestrée par la colonisation. Toutefois, l'éducation traditionnelle ne signifie pas l'éducation au rabais, archaïque ou désuète, elle ne s'oppose pas aussi l'éducation moderne. Au centre de l'éducation traditionnelle, la société a pour acteur principal l'enfant. Il est le trait d'union entre les générations, entre le monde des vivants et celui des morts. Dans le postulat de la communauté Africaine, l'enfant est considéré comme le retour d'un ancêtre qui viendrait perpétuer le lignage. P. Erny montre à cet effet que : « *la naissance d'un enfant est un événement majeur dans une communauté en ce sens que l'enfant vient au monde avec des signes qui, le plus souvent sont vécus par la mère* ». (P. Erny 1987, p. 33). Cela s'explique que lorsqu'un enfant va être mis au monde, plusieurs forces contribuent à renforcer la mère notamment celles des dieux, des

puissances numineuses, des ancêtres et des génies. Ces forces forment une collectivité destinée à veiller sur l'enfant dans le milieu céleste, sinon spirituel.

Parlant la question d'éducation de l'enfant africain, elle est tournée vers le sens de la collectivité. L'éducation traditionnelle rêvait un caractère collectif et social qui fait qu'elle relève non seulement de la responsabilité de la famille mais aussi de l'éducation du clan, du village, de l'ethnie de l'enfant. C'est ainsi que l'éducation de l'enfant dans la société africaine traditionnelle dépend en fonction de la collectivité et du groupe social que l'enfant fait son apprentissage, il est appelé à être soumis à la discipline collective, à l'action éducative de tous dans sa communauté, il est considéré comme un bien commun, il peut être envoyé, conseillé, corrigé ou puni par n'importe quel adulte du village. Il reçoit aussi une multitude d'influences diverses mais les résultats sont convergents du fait de la cohésion du groupe. Tel est le cas dans *Allah n'est pas*

obligé, l'enfant Birahima a beau avoir coupé l'école très prématurément, il ne s'en laisse pas conter : « *Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre [...] Mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Liberia, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov et me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures.* » (A. Kourouma, 2000, p. 45).

A cela s'ajoute l'éducation orale qui était le seul moyen de communication dans la société traditionnelle. L'éducation est donc occasionnelle et non institutionnelle dans le sens systémique. Les enseignements des anciens reçus par les enfants sont en rapport avec l'environnement physique, culturel, à la réalité socio-économique et aux tâches de production. La société donne à l'enfant un ensemble de connaissances utilitaires qui lui permettent d'affronter les frustrations et les difficultés au cours de sa vie.

L'éducation traditionnelle, incarnée par les anciens et les rites d'initiation, met l'accent sur le respect des valeurs coutumières, l'apprentissage de l'histoire du village et des règles sociales. Elle prépare les jeunes à leur rôle dans la communauté et à la vie de village. Cette éducation peut parfois être perçue comme rigide, limitant l'émancipation des jeunes et leur ouverture sur le monde extérieur. A ce point, nous allons parler sur l'initiation traditionnelle africaine.

1.2. L'initiation traditionnelle

L'évolution de l'enfant le conduit à une étape importante dans sa vie dans le milieu traditionnel.

Les rites de l'initiation traditionnelle marquent le passage de l'adolescence à l'état adulte. L'initiation, selon M'boukou (1983, p. 113) se manifeste à un double niveau individuel et collectif, revêt toute sa connotation au point de prendre en charge l'individu ou la communauté dans la formalisation de tout ce qui est sensé lui ouvrir les voies de son accomplissement à la fois sociale et spirituelle. Ainsi, les tâches principales qui permettent de combler les lacunes de l'initiation reçue des adultes rendent entièrement l'adolescent capable de porter le poids, de supporter les difficultés et de découvrir les secrets de la vie nouvelle. Les dures

épreuves inhérentes à ces pratiques rituelles ont pour but de développer l'endurance physique du sujet, de combattre en lui toute forme de violences et de lui imposer la soumission totale afin de préserver et de garantir l'unité et la survie du groupe, de la communauté voire du clan. Par exemple, le jeune est initié à la vie conjugale, à la pêche, à la chasse, au respect de la hiérarchie, à la solidarité et l'entraide, à la morale, et à la discipline individuelle, au langage codé et la discrétion, au mystère : « *qui dit mystère, dit secret. La loi du silence enveloppe toute initiation même à l'âge le plus tendre comme on peut s'en rendre compte chez le enfants bambara* ». (P. Erny, 1990, p. 167).

Il faut dire que l'éducation traditionnelle se fait dans une sorte de continuation, d'une logique qui se poursuit à travers ses valeurs. C'est ce que nous pouvons lire dans *Quand s'envolent les grues couronnées*, Pacéré Titinga met au jour, les pratiques consacrées à l'apprentissage de la vie et au contexte traditionnel des Mossé. L'enfant sort du cadre familial pour intégrer un autre cadre où se réalise sa formation dans tous ses aspects sociaux et spirituels. C'est l'une des obligations que soumet l'initiation est l'adaptation au contexte que présente l'environnement dans lequel la formation de l'enfant aux valeurs communautaires se concrétise. Dans *L'Enfant noir* (1953) de C. Laye les cérémonies initiatiques nous sont dévoilées sous deux aspects essentiels : en premier lieu, sous l'aspect de la relation homme-matière, illustré par le travail du forgeron ; en second lieu sous la relation homme-vie, exprimée grâce au rituel de l'initiation de l'enfant.

La première initiation qui est la relation homme-matière, consiste à la formation au travail à la forge qui était l'activité principale du père de Laye. La deuxième initiation est la relation homme-vie qui consiste à initier l'enfant pour en faire un homme mur. Selon A. Hampâté Bâ (1994, p.10), l'initiation se veut une école qui « *illustre les attitudes à imiter ou à rejeter, les pièges à discerner et les étapes à franchir lorsqu'on est engagé dans la voie difficile de la conquête et de l'accomplissement de soi* ». C'est dire qu'en principe, l'initié, au sortir du processus généralement long d'apprentissage, de formation et d'expérience qui rythment son parcours initiatique doit naître d'une nouvelle force qui sans faire de lui un extra-terrestre le hisse néanmoins au niveau des « hommes forts ». Dans *Sous l'orage* (1972) de S. Badian, le conflit entre l'éducation traditionnelle et l'éducation moderne en Afrique, particulièrement à travers l'histoire de Kany et son frère, confrontés au mariage arrangé et aux influences de la colonisation. Le roman met en lumière la tension entre le respect des traditions ancestrales et l'attrait des nouvelles connaissances et modes de vie apportés par la modernité. En revanche, *Allah n'est pas obligé* contient un passage clair sur les rites d'initiations malinkés vécus par le narrateur enfant- soldat Birahima. Il raconte :

On appelle bilakoro un garçon qui n'est pas encore circoncis et initié. (...). J'ai fait partie du premier contingent de la bonne saison de bilakoros pour la

circoncision et l'initiation... on nous a logés dans un campement... pendant ces deux mois, on nous a appris des choses... le jour que nous avons quitté le bois sacré... nous n'étions plus les bilakoros, nous étions des initiés, des vrais hommes. (A. Kourouma, 2000, pp.8-10).

De ce qui précède, nous pouvons dire que l'éducation traditionnelle, incarnée par les anciens et les rites d'initiation, met l'accent sur le respect des valeurs coutumières, l'apprentissage de l'histoire du village et des règles sociales. Elle prépare les jeunes à leur rôle dans la communauté et à la vie de village. Cependant, cette éducation peut parfois être perçue comme rigide, limitant l'émancipation des jeunes et leur ouverture sur le monde extérieur.

1.3. L'éducation moderne

Lorsqu'on parle de l'éducation moderne, la colonisation a marqué un tournant très important dans le système éducatif africain. La société africaine est désormais livrée à une nouvelle vision du monde, aux nouvelles structures sociales, à un système qui conduit la société traditionnelle à perdre petite à petit certaines valeurs. C'est à ce niveau que se pose la difficulté de la conciliation entre les sociétés traditionnelles et les sociétés modernes.

L'éducation moderne, quant à elle, est introduite par la colonisation à travers l'école et la ville, symbolisant un nouveau savoir et un mode de vie différent. Elle offre aux jeunes de nouvelles perspectives, des connaissances scientifiques et une ouverture sur d'autres cultures, mais elle peut aussi les éloigner de leurs racines et créer des tensions avec les générations plus âgées. Ainsi, F. Ezémbé a porté un regard sur cette préoccupation à travers son œuvre *L'Enfant africain et ses univers* (2009). Dans cette œuvre, F. Ezémbé cherche à comprendre comment les enfants africains évoluent à cheval entre la tradition de leurs parents et la mondialisation culturelle. F. Ezémbé montre que les valeurs et les qualités morales étaient autrefois transmises à l'enfant dès son jeune âge :

La formation assurée par la première école couvrait tous les aspects de la vie quotidienne : le savoir-vivre en société, le courage, la bravoure, l'obéissance aux aînés, la soumission au chef, le respect des ancêtres, le sens des responsabilités les invocations et les prières, les interdits et les sanctions. (F. Ezémbé, 2009, p. 148).

Cependant, l'évolution de la société africaine montre que les valeurs et les qualités morales traditionnelles sont en voie de disparition, en ce sens que les situations sont parfois inversées : le bien collectif se confond avec le bien individuel, la caisse de l'Etat se confond avec les poches des individus, les véhicules de services sont employés pour des courses personnelles, le sens de la promotion collective est remplacé par celui de la promotion individuelle. On constate même que les règles de vie sont fondées désormais sur l'appât du gain.

Cet état d'esprit se poursuit même dans la cellule familiale à un tel point que les membres finissent par se diviser.

L'acquisition de l'éducation occidentale a pour effets les changements et les modifications des mœurs et des mentalités, la révolte contre la tradition et la revendication des droits sont l'indice de l'évolution féminine en Afrique.

La conséquence de ce déclin familial est à l'origine des phénomènes de ce que l'on sait aujourd'hui autour des enfants africains qu'on les taxe des enfants-sorciers, des enfants de la rue, des enfants abandonnés, des enfant-soldats etc. Pour ce faire l'axe suivant nous amène à analyser quelques motifs de personnage enfant dans les romans de C. Beyala et d'Ahmadou Kourouma.

2. L'analyse des quelques motifs de la condition de vie de l'enfance africaine

L'enfance apparaît comme un moyen de mettre en scène le rapport avec la société. Avant d'étudier particulièrement la condition de vie de personnage-enfant en littérature, il convient de définir et de contextualiser la notion d'enfance, sujette à variation selon les époques et les zones géographiques.

Étymologiquement, elle est dérivée du participe présent « *infans* », signifiant « *ne parlant pas* ». Le premier traité distinguant les différents âges de la vie, paru au VI^{ème} siècle, la définit justement à partir de cette signification, et l'envisage comme un âge allant de la naissance à la septième année de la vie d'un individu :

Commence cet âge quand l'enfant est né et dure jusqu'à sept ans, et en cet âge ce qui est né est appelé enfant, qui vaut autant à dire comme non parlant, pour ce qu'en cet âge il ne peut pas bien parler ni parfaitement former ses paroles, car il n'a pas encore ses dents bien ordonnées ni affermies. (P. Ariès, 1975 (1960) : 8-9).

Sous l'Ancien Régime, Philippe Ariès étudie les représentations culturelles et sociales de l'enfant en Occident et montre à quel point l'enfance est en réalité une construction sociale relativement récente, qui évolue au fil du temps.

Par ailleurs, la montée effrénée de l'urbanisation des grandes villes africaines et les difficultés économiques ont provoqué une catégorie des enfants que Filip De Boeck (2000) a appelés les enfants du « Deuxième monde et les enfants-sorciers ». Dans son article, De Boeck s'intéresse aux enfants-sorciers de Kinshasa en République démocratique du Congo. Il décrit la situation terrible des enfants souvent très jeunes accusés de sorcellerie et la rattache aux effets néfastes de l'urbanisation sur les représentations collectives.

Il ne s'agit pas seulement là d'une des formes spectaculaires de la misère des enfants dans les grandes villes africaines, mais bien d'une transformation de l'image de l'enfance et des modèles familiaux qui implique une crise et une radicale mutation sociale. Ce dernier montre que le statut social des enfants devient ambivalent à cause d'une cristallisation qui se fait autour de la figure du sorcier, qui elle-même est l'incarnation d'un imaginaire, d'une culture ou d'une

population en difficulté. Ainsi, l'analyse des certains motifs nous conduira d'aborder les différents types d'interactions familiales positives et négatives sur l'image de l'enfant africain en lien avec les romans.

2.1. L'enfant orphelin

Dans cette partie qui concerne le motif de l'enfant orphelin, il s'agit là de montrer qu'il existe une classification des orphelins qui se limite à deux représentations : l'orphelin qui subit la société sans se défendre pour son avenir et sa personnalité, et l'orphelin qui subit mais par sa volonté ou par l'effort des forces ancestrales, finit par se frayer une place dans la société.

Les romans *C'est le soleil qui m'a brûlé* de Calixthe Beyala et *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma mettent tous deux en scène des enfants confrontés à des réalités sociales dures, mais ils abordent le thème de l'enfance orpheline de manière différente, à travers des contextes distincts : celui de la misère urbaine au Cameroun pour Beyala, et celui des guerres civiles en Afrique de l'Ouest pour Kourouma. Par exemple dans *C'est le soleil qui m'a brûlé* Personnage principal : Ateba Léokadia, elle est seule face à une société hostile, sans figure d'autorité ou de guide fiable, ce qui l'amène à fréquenter des milieux marginaux. Dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, le personnage principal, Birahima, est enfant orphelin de père et de mère, compte tenu de coups de la vie, à l'âge de 10 ans, il devient un enfant-soldat dans la guerre de Libéria et la Sierra Leone.

En choisissant les romans de Calixthe Beyala et d'Ahmadou Kourouma, l'univers romanesque de de ces écrivains présente des enfants malheureux, déboussolés portant le fardeau de leurs infortunes résultant de l'inconséquence de la famille, de l'adulte et de la société dont les pratiques les dépossèdent de leur enfance. Les œuvres nous montrent la corrélation qui existe entre les enfants-soldats et la multiplicité des orphelins que l'on rencontre en Afrique, sans oublier les causes principales d'enfants marginaux. Certains sont à la quête de leur identité, d'autres sont à la recherche d'un parent perdu pendant la guerre ou les émeutes. Si, Ateba personnage de *C'est le soleil qui m'a brûlé* (1980) de Calixthe Beyala fuit la maison de sa tante Ada pour se prostituer dans la rue, Birahima dans *Allah n'est pas obligé* (2000) recherche sa tante au cours de son récit.

Procédant à la description individuelle de chaque œuvre de notre corpus, Calixthe Beyala et Ahmadou Kourouma parlent d'un lieu et d'un contexte dans lequel les situations sociologiques des enfants Africains devront être revues, voire corrigées par les différentes institutions.

En déclinant la psychologie de chacun de ses personnages, les œuvres de Calixthe Beyala et d'Ahmadou Kourouma plongent les lecteurs d'emblée dans un cadre qui empreinte de la tristesse, de la mélancolie et de la solitude.

2.2. L'enfant- soldat

Cette partie d'étude explicitera cet aspect en détail avec les différents romans qui illustrent la barbarie de certains enfants milices. Le motif de l'enfant- soldat, ce sont encore des enfants, mais ils ne sont plus innocents, ils effectuent des tâches relevant de l'apanage des adultes, mais ils ne sont pas encore adultes. C'est un type de guerriers qui viennent grossir les rangs de guérilleros-rebelles des guerres contemporaines : ces individus sous-entraînés et sous-équipés qui, opérant souvent sous-effet des drogues, violent, pillent, harcèlent et tuent sans distinction des civils sans défense.

Dans *Allah n'est pas obligé*, le personnage- enfant, Biriama a beau avoir « coupé » l'école très prématurément, il ne s'en laisse pas conter : « *Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre [...] Mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Liberia, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov et me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures.* » (A. Kourouma, 2000: 45). Les enfants-soldats sont alors les modèles de violence. Lorsqu'ils ont lieu sous la tutelle parentale, ils deviennent beaucoup plus inquiétants une fois hors contrôle. Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes les choses, le personnage de l'enfant-soldat, Birahima se présente : « *J'ai tué beaucoup d'innocents au Liberia et en Sierra Leone où j'ai fait la guerre tribale, où j'ai été enfant-soldat...* ». A. Kourouma, 2000, p. 12). dans cette œuvre d'A. Kourouma, plusieurs passages sur l'enrôlement de Birahima comme enfant soldat, nous montrer réellement qu'en Afrique, les enfants lors des conflits militaro- politique sont victimes d'enrôlement dans les groupes armes.

2.3. L'enfant abandonné ou enfant de la rue

Ces enfants subissent alors une forte marginalisation au sein du cadre familial. Le seul moyen d'échapper aux tortures quotidiennes de la famille ou l'exorcisation des Eglises est de se trouver une place dans la rue dévastatrice. C'est ainsi qu'il se forge un nouveau mode de vie avec d'autres enfants qui partagent la même situation. Telle est l'une des raisons pour lesquelles les enfants de la rue deviennent de plus en plus nombreux. Ainsi, R. Torres a montré dans son article intitulé *Le gang Serena : origine et production d'une contre-société de la rue à Nairobi* (1996) que les enfants de la rue s'organisent également en gang. Il s'agit pour lui de décrire les enfants qui sont nés dans la misère, qui ont fait leur premier pas dans la rue et qui plus tard quittent le foyer familial ou qui sont expulsés en raison de la misère de leurs parents, sans avoir d'autres alternatives ils finissent à regagner les rues¹. R. Torres montre un plus loin que ces enfants de la rue finissent par avoir une certaine organisation plus ou moins « formelle » leur permettant de survivre. R. Torres procède par un système de classification par âge et qui sont structurés comme suit :

¹ L'enfant qui vit dans la rue signifie être obligé de se « débrouiller » tout seul pour trouver un endroit pour dormir, se nourrir, s'habiller, se soigner et se défendre.

-6 à 13 ans les « children² » ceux qui s'occupent des petites tâches : ramassage des papiers, mendicité etc.

-13 à 25 ans les « juniors » qui opèrent sur les activités délicates, voire dangereuses ; ils participent au secteur informel ;

-à partir de 25 ans, les « seniors » qui sont au niveau le plus élevé de la hiérarchie du gang. Ils se chargent de réguler et d'entreprendre les activités dangereuses, de concilier ou d'affronter les situations dans les moments de conflits (telle que les guerres avec d'autres gangs).

Il faut dire que ces enfants abandonnés ou enfants de la rue sont presque partout dans les grandes villes africaines. Ils sont très éloignés de la connaissance et du respect des valeurs traditionnelles, essentiellement du fait des carences de leur éducation. Alors dans le roman de Calixthe Beyala, nous voyons que le personnage principal Ateba est abandonné par sa mère et grandit dans un bidonville camerounais, dans des conditions très difficiles.

A cet effet, l'une des conséquences liées à défaillance de l'éducation traditionnelle ou du moins de la situation précaire des familles africaines est les causes aux problèmes familiaux et la rejection des enfants que nous allons dans la partie suivante.

3. Impacts des problèmes familiaux et de rejet des enfants

Selon les études de l'OMS (2000), la pauvreté est la cause principale de la présence des enfants dans la rue pour chercher une meilleure façon de vivre dans les pays développés comme ceux en voie de développement. Par exemple, pour gagner de l'argent pour eux -mêmes et pour leur familles, ces enfants peuvent gagner de l'argent en mendiant, en lavant les voitures, en cirant les chaussures, en travaillant au trafic de la drogue, ou comme marchands ambulants, messagers, amuseurs public, chiffonniers, voleurs à la tire ou dans l'industrie du sexe et dans la vente.

3.1. Violence domestique et démission populaire de la famille

L'absence de soutien familial a fait que beaucoup d'enfants trouvent que vivre par exemple dans les rues est mieux que de faire face aux problèmes de leurs maisons. Ces conflits peuvent être les conflits avec les parents, l'abus physique ou sexuel ou la négligence. D'autres sont obligés de quitter leur maison car leurs familles n'approuvent pas leur comportement : grossesse, toxicomanie, etc. Pour échapper au travail de la maison, l'enfant se sent comme esclave ou servant et quitte la maison pour s'éloigner du pouvoir des adultes. Ils trouvent souvent que ces institutions sont comme des prisons et ils veulent chercher la liberté dans les rues. Par exemple, l'impact principal des problèmes familiaux est la cause d'absence de soutien familial : mère décédée, oncle/lignée qui refuse ou qui exploite, c'est le notamment de Birahima qui rejoint finalement Yacouba, un

² Children mot anglais qui signifie en français « enfant », d'après notre traduction.

«bandit féticheur» qui l'entraîne sur les routes de guerres civiles. En tant qu'institution, écrase l'individu (ici Ateba) sous un régime de domination patriarcale, de rejet affectif et de violence symbolique, rendant impossible toute affirmation personnelle.

Cette multiplicité de causes explique sans doute en partie pourquoi le départ de l'enfant pour la rue est progressif. Il est ainsi très rare que l'enfant quitte sa famille brusquement. C'est au contraire après des premiers contacts avec la rue qu'il décidera ou non d'y rester. Ce n'est qu'après avoir fait un bilan des avantages de la vie dans la rue et des problèmes au sein de sa famille qu'il choisira de partir pour plus longtemps. C'est à ce niveau que s'affronteront l'effet « attrayant » de la rue et l'effet « rejetant » de la famille ou de l'école.

3.2. Rejet familial et enfance abandonnée

Généralement la société perçoit les enfants de la rue comme des enfants incontrôlables, violent, toxicomanes, qui n'ont ni de morale ni d'émotions. Cette attitude négative de la société envers ces enfants la rend insensible à leurs besoins et à leur aide. Ils ne profitent pas comme les autres enfants du même âge des programmes d'éducation, de vaccination et de soins de santé primaire. Pour trouver un abri, quelques enfants décident de quitter leur maison pour laisser de la place pour leurs petits frères ou pour les vieux membres de la famille. D'autres sont dans les rues car ils n'ont pas d'autres alternatives. Ils ont été séparés de leurs parents qui ont été morts de SIDA, ou durant des conflits armés. Tel est le cas de personnage- enfant, Birahima qui finit par rechercher sa tante et de son identité volée en éclat qui se rend dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest en proie à des conflits armés. Ainsi, par le biais de la nouvelle apparition de l'enfant-soldat au sein de la littérature africaine d'expression française, le personnage de l'enfant devient une figure emblématique, du moins lorsqu'il est question de la transposition des déboires politiques et sociaux en littérature, ou en d'autres termes, de la transcription de la violence armée. Si nous tenons compte du fait que l'enfant en situation conflictuelle est un personnage qui affiche de nos jours une résonance internationale considérable parmi les publications littéraires africaines.

A l'instar des œuvres du corpus, nous pouvons lire ces déboires dans *Une vie de boy* (1956) dans lequel le jeune Joseph Toundi, fuyant les violences de son père, se réfugie chez le Père Gilbert puis chez le commandant français.

Une fois dans la rue, l'enfant n'a pas encore rompu toutes relations avec sa famille et il retournera parfois chez lui. D'ailleurs, R. Lucchini distingue à ce sujet les tentatives de retour définitif et les retours de routine (Croix Rouge, 1999). Ces enfants sont privés de leurs droits qui selon la Convention des Nations Unies sur les droits de l'enfant stipule que : « Chaque enfant a un droit inhérent à la vie, et les Etats doivent veiller, dans toute la mesure possible, à sa survie et à son développement, à sa participation à la production ou au trafic des stupéfiants ». Alors que les enfants des rues n'ont pas les moyens pour acheter

des habits ou du bon manger ni pour aller à l'école et rarement ils peuvent avoir accès aux toilettes pour l'hygiène c'est pour cela ils sont plus vulnérables aux problèmes de mauvaise santé.

Pour ce faire, l'analyse de l'influence des interactions familiales sur le développement socio-émotionnel des enfants dans les romans francophones notamment fait automatiquement du texte un témoignage sur les conditions de vie des enfants en Afrique.

Conclusion

De tout ce qui précède, cet article permet de saisir la spécificité permettant d'établir une lecture sur la victimisation de l'orphelin d'une part, et sa capacité à pouvoir se frayer une place dans la société. Elle nous permettra de montrer qu'à travers les différents motifs de l'enfant dans la fiction romanesque africaine, le personnage de l'enfant est incontournable dans la littérature africaine, ce qui permet de nourrir un espoir pour le développement de l'Afrique. C'est-ce que tente laisse entrevoir la vision des auteurs que nous étudions.

A cet effet, le personnage-enfant, dans les œuvres à l'étude, est selon nous mis en scène de manière paradoxale. D'un autre côté, elle apparaît défigurée, dédoublée, rendue méconnaissable par la fiction et en contraste avec le caractère souvent immaculé, lisse, harmonieux et monologique associé à l'enfance et que nous avons relevé. La représentation de l'enfance se trouve ainsi perturbée par des éléments tissant l'identité du personnage, témoignant d'une tension entre l'emprise des stéréotypes et la tentative d'y apposer un regard singulier.

Par conséquent, si nous utilisons l'expression « personnage- enfance », c'est pour désigner une tension entre la création d'effets d'enfance et proposer une vision critique et personnelle. Les œuvres choisies sont celles qui selon nous, octroie le plus grand impact au personnage-enfant sur l'économie de l'œuvre et illustre le mieux notre propos. Nous nous référerons occasionnellement à d'autres textes, des auteurs du corpus mais également d'autres écrivains, selon les nécessités et les besoins de l'analyse et de la démonstration.

Toutefois, il est assez périlleux d'analyser le texte littéraire en utilisant une méthode unique dans la mesure où l'on peut s'enfermer dans une vision dogmatique qui ne permet pas de s'ouvrir à toutes les possibilités que le texte donne. Les enfants de notre corpus peuvent appartenir tour à tour à chacune de ces catégories : d'un point de vue référentiel, tous renvoient à la catégorie sociale de l'enfance. Le personnage-enfant, dans ce cadre, laisse transparaître le processus de sa création. Enfin, le personnage-enfant fait figure, dans l'œuvre, de porte-parole de l'auteur. Il apparaît à la fois comme un lecteur et un écrivain, chargé de transmettre une (ou des) vision(s) de la littérature. Derrière la voix de l'enfant affleurent donc des conceptions politiques, sociales, esthétiques et fantasmatiques de l'auteur. Le personnage-enfant cache ainsi une fonction critique, parfois à ses dépens, mais également une fonction que l'écrivain peut

jouer de ses incompréhensions et méconnaissances supposées, pour parodier, ironiser ou récrire les codes et l'histoire littéraire.

Références bibliographiques

- ARIES, P, 1975, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éd. du Seuil.
- BADIAN, S., [1957], 1972, *Sous l'orage : suivi de la mort de Chaka*, Paris, Présence Africaine.
- BARTHES, R, 1977, « Introduction à l'analyse structurale des récits », Poétique du récit, Gérard Genette, Tzvetan Todorov (dir.), Paris, Seuil.
- BEYALA, C, 1980, *C'est le soleil qui m'a brûlé*, Paris, Seuil.
- CAMARA, L, 1953, *L'Enfant noir*, Paris, Pocket.
- CHANDA, T, « L'écriture dans la peau. Entretien avec Calixthe Beyala », Notre Librairie, n°151.
- DE BOECK, F, 2000, « Deuxième monde et les enfants-sorciers »17 in *Politique Africaine*, n°80 décembre, pp.32-57.
- ERNY, P, 1987, *L'Enfant et son milieu en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- ERNY, P, 1990, *L'Enfant dans la pensée traditionnelle en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- ESCARPIT, D. 2005, est citée ici par SCHAFFNER, A. dans *L'ère du récit d'enfance* (en France depuis 1870), Arras, Artois Presses Université, coll. « Enfances ».
- EZEMBE, F, 2000, *L'Enfant africain et ses univers*, Paris, Karthala.
- KOMLAN, GBANOU, S, 2013, « De L'enfant noir à l'enfance noire dans le roman francophone. Le paradoxe d'une image », Ute Fender, Liliana Ruth Feierstein (eds), *Enfances ? Représentation de l'enfance en Afrique et en Amérique Latine*, München, AVM édition.
- KOUROUMA, A, 2000, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Poche.
- MBOUKOU MAKOUTA J. P, 1983, *Spiritualité et cultures dans la prose romanesque et la poésie négro-africaine*, Abidjan, NEA.
- OYONO, F, 1956, *Une vie de boy* Paris, Julliard.
- RODRIGUEZ-TORRES, D, 1996, « Le gang Serena : origine et production d'une contre-société de la rue à Nairobi » in *Politique Africaine : Du côté de la rue*, n°63, pp. 61-71.
- SCHAFFNER, A, 2005, (dir.), *L'ère du récit d'enfance*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Enfances ».
- TTINGA, P, 1993, *Quand s'envolent les grues couronnées*, Ouagadougou, Fondation.